

**In memoriam : Pour Jean et Marie Bernadet en souvenir de Cendrillon**

*Préface*

*le 01/07/2017*

**MAÏTI : les premières grives**

« *Je suis un lis des vallées.* » (*Elle, II, 1, Le Cantique des Cantiques*)

La pièce que nous présentons aujourd'hui est une réécriture de Maïti : Résistance et pardon, créée pour le Jubilé de l'an 2000. A cette époque, de nombreux échanges épistolaires avec Maïti Girtanner, m'avaient permis de retracer l'itinéraire historique et spirituel de cette grande figure de la Résistance. Dans cette première version, j'ai été fidèle à la biographie du personnage éponyme. Notre pièce a connu un vif succès, autant à Dax qu'à Bonnes et à Paris où nous avons eu l'honneur de jouer devant elle. Notre troupe, la Troupe de Cendrillon, a pris alors le nom de Troupe Maïti Girtanner. Maïti est décédée il y a deux ans après nous avoir fait parvenir une émouvante lettre d'adieu.

Or, récemment, à la suite d'un entretien avec le jeune cinéaste parisien Edouard Giraudo, j'ai été amené à réfléchir aux modalités d'une adaptation cinématographique de la pièce. Le cinéma et le théâtre n'ont pas les mêmes exigences. Le cinéma s'intéresse moins au texte. Pour exister il ne bénéficie du concours d'aucune Muse particulière, ou plutôt il trouve son inspiration chez toutes les Muses à la fois. Le cinéma veut des paysages. Il réclame de l'action. Il se nourrit de romanesque. Accompagné de musique, le lyrisme lui convient. Il m'est donc apparu que l'on pouvait parfaitement, sans rien perdre de la vérité historique et de la profondeur de cette histoire, lui conférer une émotion nouvelle.

L'idée m'est venue de donner un fiancé à Maïti. A vrai dire, ce fiancé existait déjà dans la pièce, sous le prénom de Jacques. Mais il ne faisait qu'une apparition furtive à l'acte I pour disparaître ensuite, et il n'était pas du tout intégré à l'action. En effet, on comprend qu'il était délicat pour moi, pour ne pas dire impossible, de développer, du vivant de Maïti, cet aspect secret et personnel de son histoire, peut-être douloureux. Mais je sentais bien, quoique confusément, que je me privais d'un puissant ressort dramatique et que mon sujet était incomplet. J'avais peur aussi de ne pas être à la hauteur de la tâche : il s'agissait de ma première pièce de théâtre et j'ouvrais, en tremblant, des sentiers nouveaux.

J'ai donc choisi d'abandonner le personnage de Jacques, parce qu'il avait trop peu de corps. J'aurais pu alors donner à Maïti un fiancé prestigieux, tiré de l'Histoire, comme Geoffroy de Courcel, l'aide de camp du Général de Gaulle à Londres. Cela aurait été plus conforme à la réalité biographique. Humble écolier du grand Shakespeare, et admirateur de Roméo et Juliette, j'ai pensé à une idylle avec un simple paysan, le fils d'un métayer de la famille. L'amour, on le sait, est enfant de bohème. Il n'a « jamais, jamais connu de loi ». D'ailleurs la musique rapproche les deux amants, le piano pour Maïti, l'accordéon pour le jeune homme.

Pour créer ce personnage je me suis permis, avec l'accord de la famille, de faire revivre un personnage réel, Pierre Alayrac, résistant tué à Montamel dans le Lot en 1944. Il avait vingt ans, une belle figure, le visage hâlé et le corps robuste d'un jeune paysan endurci aux travaux des champs. Il était assez hardi pour être descendu seul, avec un matériel rudimentaire, dans les gouffres les plus effrayants du Causse de Gramat. Il animait les fêtes champêtres avec son instrument de musique. Il avait eu le cœur assez noble et résolu pour refuser l'aliénation d'un travail salarié dans les usines de l'Allemagne nazie et pour s'engager, comme firent les volontaires de l'an II, parmi les volontaires de « l'Armée des ombres ». Dans la Résistance il avait fait la connaissance de deux jeunes juifs entrés dans la clandestinité, Noussam Schatz et Marcelle Schneider. Le garçon devait mourir à ses côtés lors d'un accrochage avec la Das Reich, division SS de sinistre mémoire dans les provinces du Quercy et du Limousin surnommées « Petite Russie » par l'occupant. La jeune fille fut recueillie quelque temps dans la ferme familiale du hameau du Peyroulié à Vaillac (46), avant de s'évanouir sans que l'on sache où. Ces combats contre une division cuirassée d'élite peuvent sembler totalement vains et même dangereux en raison des représailles atroces qu'ils ont provoquées. En réalité ils l'ont affaiblie et ils ont retardé son engagement en Normandie alors qu'elle devait constituer le fer de lance de la contre-attaque de la Wehrmacht à Saint-Lô, puis à Mortain.

N'était-il pas digne de faire un fiancé pour Maïti ? Il est brun, elle est blonde. Ils sont tous les deux musiciens. C'est plus de raisons qu'il n'en faut pour s'aimer malgré les différences sociales. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas, » écrit Pascal. J'ai jugé aussi qu'il était bon de se souvenir de la conduite exemplaire de sa famille. Des « sans grade », qui peuvent, au vu de leurs actes, prétendre au titre de « *Justes parmi les nations* ». Rien de moins ! Ils n'ont reçu, pour se consoler de la perte d'un fils ou d'un frère, aucun des rayons de la gloire à laquelle ils pouvaient prétendre. Que mon entreprise contribue donc, si c'est possible, à réparer cet oubli !

Pour ma pièce le gain était réel. En effet, la présence de ce nouveau personnage l'a rendue plus romanesque et plus lyrique. Les figures de Pierre et de Léo, l'ange et le démon, sont construites sur un réseau d'oppositions et de ressemblances qui renforcent l'unité de composition. La parenté des sacrifices de Pierre et de Maïti, soulignée par le titre, approfondit le sens et donne davantage de force à la rédemption finale du bourreau.

On objectera que la vérité historique n'est pas respectée. Mais le sens profond d'une vie ne s'apparente-t-il pas au destin que l'on peut deviner derrière les lignes d'une simple biographie ? Ce destin, il appartient à l'artiste de le déchiffrer. « Cette histoire est vraie parce que je l'ai inventée », disait un romancier du XX<sup>e</sup> siècle. *Mon histoire est donc doublement vraie*. Elle est vraie d'abord parce que mes personnages sont des personnages réels. J'ai conservé leurs noms. J'ai conservé l'épisode du pardon. Pour que nul n'en ignore, j'ai conservé la préface de la pièce Maïti : Résistance et pardon. Elle est vraie ensuite parce que j'ai inventé leur improbable rencontre. Leibniz prétend qu'entre tous les mondes possibles, la Providence divine en a laissé un seul venir à l'existence. L'artiste est bien libre de passer après Dieu pour ramasser les ébauches abandonnées ! Qui pourrait lui en faire le reproche, sauf à considérer, comme Pangloss, que ce monde-ci est le meilleur des mondes possibles ? Ainsi, loin d'un plat vérisme, le drame pourra se terminer, de façon naturelle, sur de larges lignes poétiques, avec retour à la ligne. Il coulera, de façon solennelle, en un largo intense, sobre, plein d'émotion contenue.

Pour cette entreprise nouvelle il fallait un titre nouveau. Dans une ferme du Béarn, face à la chaîne enneigée des Pyrénées, j'ai lu un jour sur une étiquette : Jurançon « Premières grives ». Le vin était puissant et parfumé, la montagne était belle, la compagnie agréable. J'avais trouvé mon titre : Maïti : les premières grives. Les grives apparaissent au moment des gelées lorsque les bois se couvrent d'un manteau de givre. Leur chair est succulente parce qu'elles sont obligées de se nourrir de baies de genévrier. De très loin l'air glacé porte les bruits de la campagne. Le vigneron assis au coin de l'âtre filtre ses vins et peut juger de la qualité de sa récolte. Il cueille le jour. Le vin libéré de « sa prison de verre et de ses cires vermeilles » lui réjouit le cœur. Il est devenu sage. Malgré tant de travail, d'épreuves, malgré tant de peines surmontées, il a envie de dire merci. Merci à quoi ? A la vie, aux hommes, au temps qui passe, à la paix revenue, au pardon donné, à l'aurore qui demain se lèvera ? Qu'importe ! Pourvu qu'il rende grâce pour tant de bienfaits.